

De la Crau revient aux Suds mais en hiver. Conversation avec Sam Karpienia

Les Suds en hiver invitent De la Crau

• 26 février 2022⇒13 mars 2022 •



Avec Pongo ou Dick Annegarn, le groupe de l'inclassable Sam Karpienia participe à la 5e édition du festival qui rayonne dans le pays d'Arles. **Entretien.**

Né il y a quatre ans, le trio **De la Crau** sort son premier album, *Temperi*. Après un concert aux *Suds à Arles* l'été dernier qui a marqué les esprits, le festival réinvite **Sam Karpienia** et ses acolytes à son rendez-vous hivernal. Conversation avec un artiste aussi doué que sensible.

Zibeline : Donner le nom d'une steppe à un groupe de musique renvoie forcément à une atmosphère, un univers.

Sam Karpienia : Pour moi, la Crau, c'est la route de l'Ouest. Jim Morrison disait « *The West is the best* ». Cela pourrait être un désert américain ou même une savane africaine. Il y a un caractère paysagiste à notre musique. On parle de post rock parce qu'on ne sait pas trop quoi dire. C'est comme si on était en train de rouler, perdus dans cette langue dont on ne peut pas dire qu'elle est courante (l'occitan provençal, ndlr). Il se crée tout un imaginaire. Il y a aussi un clin d'œil à Dupain, qu'on avait choisi pour le côté humble. Pour De la Crau, c'est un peu pareil, en passant de « du » à « de la ».

Dupain revient inévitablement à l'esprit, même vingt ans après...

Pour moi, la comparaison avec Dupain est naturelle et inévitable. Mon objectif est d'arriver à quelque chose d'aussi fort, avec l'envie de retrouver le propos radical qu'il y avait dans *L'Usina*, le premier album de Dupain. Aujourd'hui, De la Crau n'a pas de maison de disques et donc pas de pression. On reste dans une forme de contre-culture et on est libres d'aller au bout des choses.

L'album *Temperi* parle aussi de la dignité des gens du peuple et de leurs combats.

C'est être témoin de ce qui se passe autour de nous, des sujets qui nous touchent. On est artistes musiciens et on n'a pas toujours la gnaque de militer au quotidien. En revanche, les mouvements sociaux nous affectent et on essaie de faire résonner les discours. Même si c'est en arrière-plan. On a une chanson sur les ouvriers qui reprennent leur usine en coopérative. C'est l'exemple de Fralib (devenu Scop-ti, ndlr) ou de l'Après M. On fait un clin d'œil à Cédric Herrou, avec une pensée pour SOS Méditerranée qui est attaqué de tous les côtés. C'est incroyable comment les politiques retournent les élans de solidarité. On parle également d'écologie qui n'est pas une thématique de bobo puisqu'on en parle depuis les années 70. *Temperi*, c'est la tempête, sociale, globale et à l'intérieur de nous-même.



Chanter en occitan ne prive-t-il pas le public de cet engagement ?

Ça fait partie du choix artistique et politique. Pour l'auditeur, il y a une non-directivité du discours qui le laisse libre d'inventer son histoire. De temps en temps, il pioche un petit mot puis c'est l'émotion qui joue. Celle que dégage l'interprétation des morceaux selon son humeur du moment. Un ami artiste a employé le mot guérison au sujet de notre musique. Je pense que tous les groupes sincères véhiculent ce truc-là qui est de faire du bien aux gens. Pour les musiciens, tout se passe en concert aujourd'hui.

Pour en revenir à la langue, n'est-elle pas un obstacle au rayonnement du groupe ?

Quand tu te retrouves à galérer à chaque fin de mois, tu te poses des questions sur ton métier. Et celle-là, je me la pose tous les jours. Quand on a bossé avec une grosse boîte parisienne pour Dupain, on a fait les plus gros festivals où pas mal de groupes de rock qui chantent en français auraient aimé être programmés. Mais il y a vingt ans, on mettait encore